



## LA FABRIQUE DES ÉLITES

J'AI ÉTÉ ÉLÈVE DES SCIENCES POLITIQUES. Je ne sais si ses enseignements ont été déterminants pour la suite des choses mais il serait injuste de renverser l'argument. Je n'ai rompu avec rien mais un changement profond est intervenu quand je suis passé de mon collège d'Angoulême à la vie d'étudiant en droit et en sciences politiques à Paris. En entrant dans ma petite chambre laide, étroite, je n'ai pas pensé : « À moi, Paris. » Je me suis senti perdu, tout petit au bas d'une montagne à gravir. C'était en 1934, à l'époque des ligues, juste après le 6 février, juste avant la guerre de 39, au moment du développement du fascisme, du nazisme et de bien d'autres choses.

Si vous croyez que les Sciences politiques à l'époque c'était un lieu de tout repos, vous vous faites des idées. Ces grandes écoles fournissent le principal du personnel qui dirige la nation. Cela implique des rigidités, c'est vrai. Mais également une belle discipline intellectuelle et une maîtrise du savoir.

Le mode de recrutement est démocratique. N'importe quel jeune homme ou jeune fille peut, en principe, accéder aux grandes écoles par concours, mais pour les enfants de paysans, d'ouvriers, de gens modestes, c'est quand même plus difficile que pour les enfants des familles traditionnellement placées au haut de la société, car dès l'enfance, il leur faut franchir plus d'obstacles. Pour corriger cela, nous avons besoin de faire de grands progrès. Malgré tout, si cette pesanteur sociale continue d'être trop lourde en France, le mouvement est lancé pour que cela change. En considérant les défauts du système on ne peut pas dire que les grandes écoles soient facteur de blocage. Le blocage se trouve en amont, dans les structures sociales.

Aussi l'État doit-il veiller à redistribuer les moyens d'accès aux responsabilités. J'y vois le danger de l'uniformisation. Trop d'anciens élèves des grandes écoles parlent de la même façon, écrivent de la même façon. Et ils ont entre eux une connivence qui met la puissance publique et les grands intérêts privés sous leur coupe.

Ce que nous voulons, c'est donner à tous les mêmes chances au départ. Ne pas faire cet effort de prospection serait un gaspillage immense ... un bel exemple de nivellement par le bas. Mais qu'après, les meilleurs se dégagent : parfait. Que les élites se distinguent, tant mieux. Les élites, ce sont ceux et celles qui font progresser la collectivité nationale : un chef d'entreprise, un écrivain, un enseignant, un artiste, un responsable d'un service administratif, un artisan, un chercheur, un agriculteur, un ingénieur, un commerçant, un ouvrier... Leur point commun, c'est la volonté de créer, le goût de réussir, le désir de marquer leur domaine d'action. S'il fallait faire de la France je ne sais quel pays-grisaille, ne comptez pas sur moi.

---

*Extraits de Mémoire à deux voix, Odile Jacob, 1997; Entretien, International Herald Tribune, 28 mai 1986; Intervention à l'Institut d'études politiques de Paris, 5 juin 1992; Questionnaire de la revue Challenge, déc. 1983.*

---



## «JE LA VERRAIS BIEN PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE»

NATHALIE KOSCIUSKO-MORIZET  
RACONTÉE PAR CLÉMENTINE AUTAIN

**L'ancienne porte-parole de Jean-Luc Mélenchon verrait bien son alter ego sarkozyste s'installer à l'Élysée dans les années à venir. Elle dresse le portrait d'une hyperactive, séductrice et perfectionniste qui a tous les atouts pour réussir. Sauf, bien sûr, ses idées et sa famille politique...**

illustrations Isaac Bonan

CE N'EST PAS CE QUE JE SOUHAITE POUR MON PAYS mais, dans le genre, je la verrais bien présidente de la République.

Nathalie Kosciusko-Morizet fait partie de ces rares femmes qui y pensent le matin en se maquillant. Et elle en a le potentiel véritable. Comme le dit l'un de ses opposants socialistes en Essonne, Jérôme Guedj, « elle est bonne sur la forme comme sur le fond. » Pour avoir eu l'occasion de la rencontrer, fort peu souvent d'ailleurs, je dois dire que se dégage du personnage une confiance impressionnante dans son destin. Elle cherche ardemment à séduire, les hommes comme les femmes, ne laissant rien au hasard, ni geste, ni mot, comme si sa projection dans l'histoire l'obligeait à se tenir, se contenir, en toutes circonstances.

Bluffant.

Très adroite, plus à droite qu'elle n'y paraît, Nathalie Kosciusko-Morizet a incontestablement la politique dans le sang. Une affaire de famille déjà. Son arrière-grand-père, André, fut sénateur de la Seine et maire de Boulogne-Billancourt.

Son ambassadeur de grand-père, Jacques, qui fut résistant, a tenu la mairie de Saint-Nom-la-Bretèche dans les Yvelines de 1977 à 1994. Son père, François, est maire de Sèvres, ville huppée des Hauts-de-Seine dont il est conseiller général depuis 1995. Wikipedia ne dit rien de ce que furent ses aînées, ses modèles féminins: nous dirons donc que l'héritière a su se glisser dans la lignée masculine. Signe de notre époque qui permet progressivement aux femmes de se rêver et de se fabriquer une destinée dans l'espace public. Symptôme aussi d'une propension personnelle à l'audace, précieux atout quand on vise le podium suprême. Son élégance, un rien surannée, parfait ce tableau idyllique qui doit faire pâlir d'envie les meilleures élèves d'une classe de Sciences Po.

Députée de l'Essonne, conseillère régionale, maire de Longjumeau, secrétaire d'État puis ministre... NKM a franchi toutes les étapes nécessaires pour être politiquement capée. Lointaine descendante de Lucrèce Borgia, NKM a préféré Polytechnique – comme papa – aux arts et aux

## NKM POSSÈDE CETTE DICTION TOUTE PARTICULIÈRE, UNE FAÇON DE PRONONCER LES MOTS ET DE CHOISIR SON VOCABULAIRE, QUI RACONTE EN QUELQUES SECONDES UNE APPARTENANCE BOURGEOISE AUSSI VISCÉRALE QU'ASSUMÉE.

lettres. Elle a ainsi effectué son service militaire dans la Marine nationale, en tant qu'officier à Djibouti. De là lui vient sans doute cet amour de la «rectitude» qu'elle revendique à longueur d'interviews. Côté fantaisie (ou apparentée), on raconte qu'il lui arrive aujourd'hui encore de chanter à tue-tête des chants de corps de garde. La traverse de ces chemins si traditionnellement masculins l'ont en tout cas aidée à se mouler dans l'univers politique qui, et singulièrement à l'UMP, n'est pas une terre facile pour le deuxième sexe.

La tenue est toujours chic et impeccable, oscillant entre classique un brin désuet et look dernier cri, même si la modernité a pris le dessus ces dernières années. Des vestes aux bottes, elle affectionne le cuir. En 2009, elle a osé le perfecto vert pomme. Touche écolo sans doute, sa marque de fabrique qui lui permet d'embrasser chaleureusement José Bové et de déjouer la ringardise de son camp. Une femme comme elle ne doit pas laisser grand-chose au hasard, sans en mesurer la signification...

J'aurais voulu ne pas parler de son apparence, de son style. Mais, j'en suis navrée, une femme en politique (bien plus qu'un homme) doit régler cette question, ne serait-ce que parce que ce point est hautement commenté. Pour une femme, la neutralité masculine ou l'hyperféminité assumée ne raconte pas la même chose. C'est un vrai casse-tête. Au fond, ce que l'on veut savoir, c'est quelle dose de féminité s'autorise une femme qui évolue avec forte ambition dans un espace façonné *par et pour* les hommes.

«*Enfant, j'étais un garçon manqué!*» raconte NKM. Force est de constater qu'elle a depuis pris

le parti de la féminité, sans en exagérer la mise en scène comme une Rachida Dati par exemple, mais en assumant de donner à voir sa féminité, de ne pas singer les hommes sur la forme. Ces femmes qui évoquent fortement la séduction féminine tout en visant les attributs traditionnels du pouvoir masculin font souvent peur parce qu'elles semblent vouloir tout. Contrairement à Angela Merkel ou Martine Aubry, Ségolène Royal en sait quelque chose... NKM et Royal ont d'ailleurs en commun cette alchimie particulière alliant froideur et chaleur, dureté et douceur, discipline et insoumission, féminité affichée et ambition phallique assumée.

Je ne sais pas si vous avez remarqué mais, souvent, ses joues rosissent quand elle s'exprime. Son léger zozotement tranche avec l'assurance redoutable qu'elle dégage par ailleurs. Cette timidité apparente, de surface en tout cas, la rend plus humaine même quand elle débite les couplets sarkozystes les plus terrifiants. NKM possède cette diction toute particulière, une façon de prononcer les mots et de choisir son vocabulaire, qui raconte en quelques secondes au JT ou ailleurs une appartenance bourgeoise aussi viscérale qu'assumée. Comme une fierté d'être bien née, de représenter l'élite, posture qui s'assume fort bien à droite, tout aussi bien au centre et de mieux en mieux dans la gauche à l'eau de rose. Nathalie Kosciusko-Morizet livre la pensée dominante avec la force de l'évidence. Elle est du côté de l'ordre des choses. Mais elle prétend incarner le mouvement et revendique la transformation autour de ses valeurs fondamentales: la souveraineté, l'autorité, la responsabilité, le travail. Son credo? «*Être à la fois au cœur de la*

*droite et, en même temps, dans un esprit de réforme. Ma droite n'est pas conservatrice*», raconte-t-elle.

NKM se déclare «*totalelement sarkozyste*» avec moelleux, rondeur, manière de trancher avec le style du président déchu, et avec un enthousiasme dont on ne sait pas très bien quelles sont les parts de sincérité et de tactique.

Beaucoup n'ont pas compris pourquoi elle avait accepté d'être la porte-parole de Nicolas Sarkozy en 2012, alors même qu'il s'engageait dans une campagne axée sur une droite dure qui ne lui ressemblait pas. Or, son fil à plomb, sa route vers l'Élysée, l'a conduite à prendre cette responsabilité: NKM doit donner des gages de fidélité pour obtenir demain le soutien de sa famille politique.

S'attaquer à Paris, après avoir intégré l'impossibilité de prendre les rênes de l'UMP, participe de sa stratégie de conquête. Ce deal avec Fillon ne lui est pas si défavorable. Si elle perd, son résultat sera perçu comme normal, attendu: la gauche est donnée archi gagnante dans la capitale. Si elle gagne, elle sera couronnée de succès et propulsée plus haut pour avoir remporté un défi apparemment hors de portée pour la droite.

Son profil colle en partie avec la sociologie parisienne. C'est sans doute la meilleure des candidatures pour son camp. Mais, si elle peut brouiller quelques pistes, elle aura bien du mal à masquer son appartenance à sa famille politique qui n'a, pour l'heure, pas l'adhésion des Parisiens. NKM s'était par exemple constitué un vernis féministe, posée en amie des gays et des lesbiennes, mais a dû s'abstenir sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe. Ne pas trahir... son camp. NKM peut avoir une dose de décalage, d'audace,



mais sait son obligation à se raccorder aux siens. Elle évolue sur une corde raide qu'elle manie avec précision.

Ce que je perçois avec amusement chez NKM, c'est ce goût de la maîtrise qui fait le secret des brillantes hyperactives de son espèce. Certains de ses collègues raillent son anorexie végétarienne. Ne pas manger les animaux pour mieux masquer son côté carnassier? Allez savoir... Elle raconte sa vie ministérielle tirée à quatre épingles: courir de réunion en réunion mais dans la sérénité, ne pas omettre dans l'agenda la piscine plusieurs fois par semaine avec Michel Sardou dans des oreillettes High-Tech, s'accorder plusieurs dîners incompressibles avec ses deux enfants en bas âge. Elle paraît réglée comme une horloge. C'est fascinant.



Renseignements généraux JET'AIME

MOI NON PLUS

## MITTERRAND, MAASTRICHT ET MOI

PAR GUILLAUME DURAND

Le 3 septembre 1992, dans le cadre de la campagne référendaire sur le traité de Maastricht, un débat télévisé retransmis depuis la Sorbonne oppose François Mitterrand – alors président de la République, et partisan du oui – à Philippe Séguin, partisan du non. L'émission, retransmise par TF1, est animée par Guillaume Durand. Pour *Charles*, le journaliste revient sur les coulisses de ce moment historique qui eut comme principale conséquence la naissance de l'euro.





PUISQUE NOUS NOUS ÉTRIPONS DE NOUVEAU SUR L'EUROPE, autant revenir à l'une des origines de la dispute : à savoir l'émission qui permit à François Mitterrand d'assurer le *oui* en septembre 92, après tout un été marqué par l'angoisse du *non*. Tout le monde le sait, au milieu de son deuxième mandat, Mitterrand a substitué l'Europe au socialisme qui ne sera jamais compatible avec l'économie de marché.

À la fin de la Cinq, donc bien avant l'été, je conçus l'idée saugrenue que le président de la République n'irait jamais, pour défendre son point de vue, chez les deux tenants du pouvoir médiatique de l'époque: Anne Sinclair et Patrick Poivre d'Arvor. Anne était trop proche de lui, donc pas crédible. Quant à Patrick (mon ami), Mitterrand ne pouvait pas le blairer! Toutefois, il considérait que TF1 était incontournable car son audience était écrasante. Par l'intermédiaire de son conseiller Jacques Pilhan, rendez-vous fut donc pris pour que le président teste la crédibilité de mon projet. Passées les amabilités et ma timidité devant le Commandeur, je fus obligé d'encaisser cette phrase qui reste gravée dans ma mémoire :

« *Moi j'ai une chance de m'en sortir, vous aucune!* ».

Étant légèrement tête brûlée, je ne fus pas totalement déstabilisé. J'étais en train de passer de la Cinq à TF1 et en défendant ce projet, je me mettais d'entrée toute la rédaction à dos, avec à sa tête Michèle Cotta et surtout le PDG de la Une, Patrick Le Lay, qui ne décolerait pas que cette émission fut une production privée dirigée par Jacques Marouani. Lequel avait quand même comme poulains dans son écurie, en dehors de votre serviteur et de François Mitterrand pour un soir, quelques chanteuses avec des bottes à franges, Patrick Sébastien, Philippe Bouvard et Nino Ferrer!

Sur le plateau, à la Sorbonne, à quelques heures du direct, Le Lay harcelait Marouani, un stylo à la main, pour qu'il lui abandonne les droits. Imaginez la scène lors des ultimes préparatifs. Je voyais passer Le Lay, la colère froide, poursuivant



le dandy pied-noir du show-biz entre des meubles «bleu Europe» que j'avais piqués à l'hôtel Crillon pour le décor. Marouani ne céda rien. Encore aujourd'hui, quand n'importe quelle télé dans le monde passe un extrait de cette émission – c'est ultra fréquent – il touche à chaque fois. Lui qui n'avait jamais vu François Mitterrand de sa vie. Même un quart de seconde.

Mais rien de tout cela ne fut possible sans la complicité d'Étienne Mougeotte qui fit bloc contre sa chaîne, et celle de Jacques Pilhan, qui, lui, repoussa l'hostilité du gouvernement de l'époque dans son ensemble. Le panel, ils étaient contre. Un opposant emblématique, ils étaient presque tous contre. Hubert Védrine m'avait suggéré d'opposer à François Mitterrand Jacques Calvet, l'ancien patron de Peugeot. Tu parles d'une affiche motivante: Mitterrand affronte Calvet en direct à la Sorbonne! Mais comment en vouloir à des responsables et des collaborateurs, qui passaient leurs journées à évaluer les catastrophes possibles?

C'est là que Mitterrand reste irremplaçable: classe tous risques. Officiellement, il n'aimait que la littérature, mais, avec la bénédiction de Pilhan, qui était bien plus qu'un conseiller, il avait vite compris que les médias et la politique, c'était depuis le début des années 80 la même chose, le même objet social et historique. Y incorporant en

## SÉGUIN FUT FRAPPÉ DE STUPEUR ET DE COMPASSION QUAND IL DÉCOUVRIT QU'UNE UNITÉ MOBILE DE SOINS ÉTAIT CHARGÉE DE « RÉGÉNÉRER » FRANÇOIS MITTERRAND DURANT UNE INTERMINABLE PAUSE DE PUBLICITÉ.

toute conscience la notion de danger. C'est ce que Chirac ne comprendra pas en 2005, lors de son referendum raté. Bien qu'il eût repris les tics de la Sorbonne (Pilhan malheureusement était mort), son propos se dilua totalement dans une assemblée de jeunes qui étaient déjà des désengagés de la politique. Il se heurta à un mur mou. Sans risque mais sans bénéfice possible. Le Sarkozy d'avant 2007 était médiatiquement assez mitterrandien: deux avocats qui aiment le direct. Il avait même repris publiquement cette idée qu'on ne va pas à la télévision sans danger (ses émissions de combat face à Jean-Marie Le Pen). Mais bizarrement pendant son quinquennat, il eut beau coaguler de multiples chaînes pour chacune de ses interventions, il ne se mit jamais dans la position d'être bousculé. C'est ce trop grand confort, cette légère habitude d'allégeance, notamment de la part des journalistes qui l'interviewaient, qu'il paya cash en fin de campagne. Fatigué, assez seul, soumis à une presse hostile, il prit Hollande dans le buffet, d'entrée. Buffet froid. L'uppercut qui vous sonne, dès le début du match. Tout ça confirme une chose: l'exercice du pouvoir est aussi une écriture médiatique. Et devenu président, François Hollande sera obligé à un moment donné d'envisager la sienne, qui ne pourra pas être la simple «normalité» de conférences de presse enchaînées tous les six mois.

La France n'est pas qu'une monarchie déguisée en république, c'est également un pays qui entretient une relation distante avec la vérité.

Mais revenons à la fin de l'été 92. Devant l'extrême détermination de Mitterrand, alors très malade, Pasqua déclina l'invitation qui échet à Philippe Séguin. Charles Pasqua, autre grand fauve de l'époque, savait pertinemment que sur ce dossier, l'Europe, il se serait fait déchieter par la rhétorique mitterrandienne. Le député des Vosges et d'Épinal y alla pour défendre des idées. Son camp lui reprocha, après coup, une tendresse fitzgeraldienne à l'égard du vieux monarque cancéreux. Il n'en fut rien. Depuis le début de l'émission, (dialogues avec les Français puis avec les journalistes), Philippe Séguin patientait dans une loge, pas très loin de Julien Clerc et de José Van Dam, qui devaient chanter l'un et l'autre en fin de programme: «Terre de France» et l'hymne européen. Séguin fut frappé de stupeur et de compassion quand il découvrit qu'une unité mobile de soins était chargée de «régénérer» François Mitterrand durant une interminable pause de publicité. Des années après, il faut être honnête, personne ne m'avait prévenu de ce dispositif lors de la préparation. J'en ignorais tout. Et il n'est pas étonnant que Séguin, le Falstaff de Tunis, homme sensible, soit rentré sur le plateau avec des arguments



dans la bouche plutôt que des armes à la main. Car, après tout, il aurait très bien pu dire en direct et en substance... « *Cette émission est un hôpital, ce président est malade, je récuse ce débat.* »

Il ne l'a pas fait, il ne l'a même pas envisagé. Et je ne crois pas que l'Élysée, avant le direct, lui ait téléphoné pour le mettre en garde ou plus simplement le prévenir. Non, Mitterrand/Pilhan, c'était et je le répète, classe tous risques. Pour les plus anciens qui nous lisent, comment ne pas se souvenir de la manière dont Mitterrand ridiculisa Jean d'Ormesson durant l'émission... Là encore en substance : « *Si je vous comprends bien Monsieur d'Ormesson, si j'échoue vous voulez que je parte et si je réussis, vous voulez que je parte aussi, au nom d'une certaine forme d'élégance...* ». Le sourire accompagnant le propos fut une sorte d'assassinat, mais Jean d'Ormesson trouva par la suite sa vengeance. Trois ans plus tard, il fut le dernier visiteur de l'Élysée et rédigea pour *Le Figaro* un papier expliquant que sa dernière conversation avec Mitterrand l'avait convaincu qu'il était assez profondément antisémite. Revanche posthume du différé sur le direct.

Il y a sans doute d'autres explications, mais en refusant l'idée de la mort, Philippe Seguin se l'est donnée. Je l'aimais beaucoup. Nous nous retrouvions parfois dans un club de sport où il faisait semblant de nager et moi semblant de courir. « *Tu comprends* », me disait-il, « *je ne retire pas un mot de ce que j'ai dit à l'époque. Relis mes propos. L'Europe est devenue un marché sans âme. L'argent a effondré la politique...* » Puis il allait au Parc des Princes, soutenir un Paris qui était encore Saint-Germain.

Sur les préparatifs et le déroulement même du programme, beaucoup a été dit et écrit et je pourrais y ajouter des chapitres entiers. Mais restons dans la légèreté et le plaisir de l'anecdote. Le lendemain j'étais invité sur Canal + pour parler du succès de l'émission. Indépendamment l'un de l'autre, Jacques Chirac et Valéry Giscard d'Estaing



me téléphonèrent, reprenant à leur compte, entre l'amabilité et la menace, la prédiction de François Mitterrand : si j'avais échoué, ils m'auraient flingué. Moi-même d'ailleurs je me suis flingué tout seul en allant faire du toboggan dans une émission de deuxième partie de soirée, au théâtre des Variétés, que m'avait gentiment prêté Jean-Paul Belmondo, contre zéro centime. C'est suffisamment rare pour être consigné.

Mais ce n'est pas fini. Juste après l'hymne européen et le générique de fin, le gouvernement dans son ensemble, qui avait comploté contre moi, est venu chaleureusement me féliciter de cette réussite exceptionnelle ! Il y eut même le « globissime » Georges-Marc Benamou qui, le retrouvais félin aux lèvres, me proposa de rejoindre « le Clan » pour un souper d'après match que je m'empressais de fuir, allant bâfrer une entrecôte avec mon meilleur ami Pierre Mesguich dans une brasserie proche.

Quelques jours plus tard, Étienne Mougeotte me fit faire un peu d'hélicoptère vers Deauville pour me montrer ô combien TF1 était fier de son transfert. La presse ironisa sur ma coiffure. Là encore il faut dire la comique vérité. J'étais tellement stressé que deux heures avant le début du direct, je m'étais endormi en survêtement sur un canapé. Comme nous sortions des vacances et de

**LA PRESSE IRONISA SUR MA COIFFURE. LÀ ENCORE IL FAUT DIRE LA COMIQUE VÉRITÉ : DEUX HEURES AVANT LE DÉBUT DU DIRECT, JE M'ÉTAIS ENDORMI EN SURVÊTEMENT SUR UN CANAPÉ.**

l'été, j'avais les cheveux mi-longs. Le réalisateur Philippe Lallement, paniqué par ma disparition, me fit réveiller en sursaut. Le temps d'une veste, d'une cravate, d'un dernier briefing avec Mougeotte, je fus contraint de zapper le coiffeur, qui me laqua les cheveux en arrière, en désespoir de cause et de temps.

Seulement, c'était oublier l'automne. À peine m'étais-je avancé dans la cour de la Sorbonne pour accueillir le chef de l'État qu'une violente rafale de vent s'empara de ma laque et de mes quelques mèches. Jeune et souriant, je resterai quand même pour l'histoire une sorte de Monthy Python ridicule.

Avec les mois s'installa un grand silence en provenance de l'Élysée. Quelques coups de fil, une rencontre surréaliste avec Jacques Pilhan et sa famille en Sierra Leone où il possédait un bel ensemble de bungalows au bord de la plage. J'étais là par hasard. La vie est loufoque. Envoyé par Allan, un secrétaire de Johnny Hallyday qui m'avait recommandé une résidence idyllique. Tu parles ! Villégiature qui tourna très vite au bain de sang. Sur la plage, les types étaient en armes et défoncés. Nous étions à quelques heures de *Lord of War*, sans nous en douter. Je m'échappai en avion. Dans le baraquement de la douane, je dus payer pour évacuer mon épouse. La propriété de Pilhan fut détruite et des centaines de gens égorgés

au soleil. Révolte pour le contrôle des mines de diamant. Fin de la séquence. Je ne revis quasiment jamais cet homme malin, subtil, petit, à l'allure d'écureuil élégant.

En général, c'est plutôt à Biarritz que je passe mes vacances l'été. Le surf, la côte de bœuf, les aigles dans les Pyrénées, le piment d'Espelette, Frédéric Beigbeder et Philippe Djian pas très loin, un marché extraordinaire, mes enfants heureux dans les vagues et surtout le magnifique hôtel du Palais, avec sa piscine, qui à un moment ou à un autre de la journée sert de centre de ralliement, car nous n'y habitons pas. Nous sommes à l'été 1995, François Mitterrand mourra le 8 janvier 1996. J'étais en pleine glande à la piscine, mais au milieu de mon évanouissement sous le soleil, je constatais que Jean-Claude, le maître des lieux, me tournait autour d'une manière étrange. C'est comme dans *Les Bronzés*, il y a toujours un Jean-Claude dans votre vie. Le mien est basque, grand, mince, compétent, éternelle chemisette bleu ciel, pantalon noir. Il fait régner sur l'endroit une discipline de fer pour les clients du monde entier. La légende veut que Jean-Claude le buriné, ou en tous cas ses supérieurs, aient même refusé l'entrée du restaurant à Jacques Chirac et son épouse, car ils ne pouvaient pas se séparer l'un comme l'autre de ces horripilants petits chiens qui font le bonheur